

**L’écriture ou la vie** / Jorge Semprun. - [Paris] : Gallimard, 1996 - 1 vol. (395 p.) : couv. Ill. en coul. ; 18 cm. - (Collection Folio ; 2870)

ISBN 2-07-040055-7 (br.)

**Quelques mots d’Annette :**

Dans la bibliothèque de Saint-Vincent, il est des titres qui interpellent. Il suffit parfois d’un seul mot, une conjonction de coordination, pour qu’un livre sorte des rayonnages plutôt qu’un autre.

*Le récit que SEMPRUN fait ici est autobiographique et prend ancrage le 11 avril 1945 à la libération du camp de BUCHENWALD où l’auteur a été déporté pour raisons politiques.*

*L’ouvrage est à la fois facile à lire,* polyglotte *et érudit. Dans un constant mouvement de balancier sur la ligne du temps, l’auteur - qui est conscient d’avoir* ***vécu sa mort*** - *nous donne à entendre ses réflexions sur l’expérience du mal absolu dont il vient de faire l’expérience, s’interrogeant non seulement sur l’abjection du Nazisme mais aussi sur le Communisme auquel il adhère pendant l****es* années de glaciation partielle et partisane**  *de sa pensée****.****Dans l’univers concentrationnaire qui est le sien à vingt ans, la philosophie, la poésie lui permet de survivre. Ainsi ce jeune homme d’origine espagnole nous fait-il approcher quelques poètes du vingtième siècle (ARAGON, BRECHT, CELAN, CHAR, VALLEJO). Voici également le récit d'un renouveau difficile, d'une réadaptation à la vie.*

*Les réflexions de l’homme déraciné qu’est SEMPRUN ne peuvent me laisser indifférente : «*Il est clair que je ne pourrais plus revenir dans aucune patrie. Il n’y avait plus de patrie pour moi. Il n’y en aurait jamais plus. Ou alors plusieurs, ce qui revient au même. - Non seulement il devenait évident, clairement lisible que je n’étais pas chez moi, mais encore que je n’étais nulle part. Ou n’importe où, ce qui revient au même ; mes racines désormais seraient toujours nulle part. »

*Son approche de la langue française m’interpelle tout autant : «*Nous avions tous deux la passion que peuvent avoir des étrangers pour la langue française, quand celle-ci devient une conquête spirituelle. Pour sa concision chatoyante, pour sa sécheresse illuminée.) *pas moins que sa relation à l’écriture* ***:*** L’écriture, si elle prétend être davantage qu’un jeu, ou un enjeu, n’est qu’un long, interminable travail d’ascèse, une façon de se déprendre de soi en prenant sur soi : en devenant soi-même, parce qu’on aura reconnu, mis au monde, l’autre qu’on est toujours. Nul ne peut écrire s’il n’a le cœur pur, c’est-à dire s’il n’est pas assez dépris de soi. »

*Bref, voici un livre qui m’a fait oublier quelque peu les vilains temps qui sont les nôtres, Je vous le recommande.*

*Annette*

**Extrait :**

**Retour à Buchenwald – mars 1992**

« Je ne peux pas dire que j’étais ému, le mot est trop faible. J’ai su que je revenais chez moi. Ce n’était pas l’espoir qu’il fallait que j’abandonne, à la porte de l’enfer, bien au contraire. J’abandonnais ma vieillesse, mes déceptions, les ratages et les ratures de la vie. Je revenais chez moi, je veux dire dans l’univers de mes vingt ans : ses colères, ses passions, sa curiosité, ses rires. Son espoir, surtout. J’abandonnais toutes les désespérances mortelles qui s’accumulent dans l’âme au long d’une vie pour retrouver l’espérance de mes vingt ans qu’avait cernée la mort. »

